

Little Girls Blue de Joanna Williams (1978).

ENQUÊTE. ALORS QUE PARAÎT, CHEZ ALLIA, *THE OTHER HOLLYWOOD* DE LEGS MCNEIL ET JENNIFER OSBORNE, WILD SIDE MET À CONTRECŒUR UN TERME À SA COLLECTION DVD CONSACRÉE À L'ÂGE D'OR DU X AMÉRICAIN.

Cinéma X : le continent perdu

Terminé, l'âge d'or du X américain en DVD. La raison avancée par l'éditeur Wild Side est le refus des boutiques, en particulier des grandes enseignes, de diffuser les DVD de la collection. Ainsi, en 2011, une collection de films pour adultes des années 70 est mise au ban pour la simple raison de son appartenance au genre pornogra-

phique. Mais pour qui a vu les œuvres les plus sombres de la collection de « romans porno » Nikkatsu, l'autre entreprise éditoriale menée par Wild Side, il est évident que *Le Violeur à la rose* (1977) ou *La Femme aux seins percés* (1983) sont bien plus dérangeants que les aimables pochades estudiantines menées par Annette Haven. Seulement, et là réside le

paradoxe, les films japonais s'interdisent toute représentation sexuelle explicite.

Occuper le marché de la pornographie n'était évidemment pas le but de Wild Side. Pour Manuel Chiche, directeur de Wild Side et François Cognard, responsable éditorial, il s'agissait d'abord de sortir de l'ombre une cinématographie en lui offrant non seule-

ment une exposition, mais aussi des remasterisations soignées et un accompagnement historique (entretiens avec des cinéastes, des acteurs, des historiens du genre). Comme le souligne Manuel Chiche : « En retournant dans l'obscurité, ces films redeviendront des objets de fantasme et non de véritables œuvres cinématographiques. » C'est à une forme de régression que nous assistons : le seul film pornographique à avoir « passé la ligne », jusqu'à avoir même régulièrement les honneurs de la télévision, demeure donc *L'Empire des sens* (1976). Si l'on s'en tient à la simple représentation d'actes sexuels non simulés, le film d'Ôshima n'est pas moins « obscène » que ceux de Joe Sherman (*Plato's: The Movie*, 1980) ou Jim Clark (*Debbie Does Dallas*, 1978). Bien entendu tous n'ont pas un projet esthétique comparable à *L'Empire des sens*, pourtant leur

vision élimine bien des préjugés. Pas de films granuleux et bâclés se réduisant à un enchaînement maussade de scènes de sexe. Au contraire, il s'agit de productions soignées, équivalentes dans leur esthétique aux séries B américaines de l'époque, et souvent plus inventives qu'elles. Tournés sur plusieurs semaines, les films avaient le souci d'offrir un véritable scénario aux spectateurs. Ceux-ci ne « consommaient » pas encore du porno, mais pouvaient aussi bien goûter aux prouesses d'Annette Haven qu'aux bagarres de Burt Reynolds. Comme le rappelle François Cognard, si le porno était le petit frère mal élevé du cinéma américain des années 70, les frontières étaient loin d'être étanches entre les catégories. Blake Edwards pouvait faire jouer les starlettes de Laurel Canyon dans une scène un peu leste de *Ten* (1979), tout comme Robert McCallum, chef opérateur de Welles pour *The Other Side of the Wind* (1972) et *Vérités et Mensonges* (1973), devenir un très prolifique réalisateur de films pour adultes.

Images interdites

Sur les quatorze films édités, on trouve les chefs-d'œuvre existentiels de Gerard Damiano (*The Devil in Miss Jones*, 1973, et *Ody-*

sey, 1977), les délires oniriques de Svetlana (*800 Fantasy Lane*) mais aussi des films commerciaux interprétés par Annette Haven, Seka ou Sharon Mitchell. Si les œuvres de Damiano, ou le bien plus glauque *Waterpower* (1977) de Shaun Costello (non édité par Wild Side), sont des films noirs à manier avec précautions, ces pimpantes productions californiennes représentent le versant bon enfant du hard américain. Ainsi, *Coed Fever* n'est jamais qu'une version plus épicée d'*Animal House* de John Landis (1978).

Les deux titres sur lesquels s'achève ce mois-ci la collection sont représentatifs des audaces expérimentales dont l'industrie pouvait faire preuve. *Little Girls Blue* (1978) de Joanna Williams est une histoire de lycéennes et de professeurs sise en un manoir mystérieux où des jeunes filles en uniforme bleu se bercent de rêveries érotiques. Joanna Williams, qui filme ces fantasmes en macro, dans des décors abstraits, atteint un réel onirisme. Quant à *Plato's: The Movie* de Joe Sherman, il a pour cadre un célèbre club échangiste californien, sorte d'équivalent réel du pays des merveilles érotiques de *Derrière la porte verte*. La scène assurément culte du film est l'exploration en caméra subjective du

club, succession de discothèques enfumées, de douches et saunas, de tripots et de salons privés en monochromes rouges, pour finir sur une orgie monumentale. Avec en bande-son rien de moins que le *Stayin' Alive* des Bee Gees, on pourrait presque imaginer que Brian De Palma tient la caméra.

Situation paradoxale, dans les rayonnages des mêmes boutiques qui refusent la diffusion des classiques du X, on peut trouver sans difficulté le *Boogie Nights* (1997) de Paul Thomas Anderson inspiré de la vie de John Holmes, *Wonderland* (2003) de James Cox où Val Kilmer interprète également l'acteur, *Classé X* (2000) d'Emilio Estevez sur les frères Mitchell (les réalisateurs de *Derrière la porte verte*), *Inside Deep Throat* de Fenton Bailey et Randy Barbato (documentaire sorti en 2004 consacré au phénomène *Gorge profonde* en 1972) ou même *Le Pornographe* (2001) de Bertrand Bonello empruntant quelques traits à Francis Leroy.

Au rayon librairie, outre *The Other Hollywood*, on annonce la somme monumentale du *Dictionnaire des films français pornographiques et érotiques 16 et 35 mm*, coordonnée par Christophe Bier (Serious Publishing), et *Les Pornocrates, histoire du ciné X français par*

celles et ceux qui l'ont fait de Jacques Zimmer (Nouveau Monde Éditions). Ainsi, il est possible d'acheter des biopics consacrés aux personnalités du X américain, des ouvrages en retraçant savamment l'historique, tout en se voyant interdire les œuvres de référence. On se consolera malgré tout en pouvant, grâce aux titres encore disponibles, associer des corps et des visages aux protagonistes de *The Other Hollywood*.

La face cachée de Hollywood

Le titre fait évidemment référence à l'ouvrage de Peter Biskind *Le Nouvel Hollywood*, sur l'émergence de la génération Spielberg, Coppola, Lucas dans les années 70. À la même époque, relatait McNeil et Osborne, une autre usine à rêve fonctionnait à plein régime. Par sa démesure, le monde de la pornographie américaine se rapproche encore davantage du « Hollywood-Babylone » de Kenneth Anger : un univers plus baroque et violent que nous ne l'aurions jamais imaginé et que même les films ne le laissaient soupçonner. Les auteurs n'ont même pas besoin d'adopter la prose perfide et affabulatrice d'Anger : la faune du X américain s'en charge pour eux. Comme souvent dans les biographies américaines, l'ouvrage se présente comme un enchaînement virtuose de témoignages, montés très *cut*, sans intervention des auteurs. *The Other Hollywood* joue habilement sur le sensationnalisme, offrant au lecteur un flux continu de sexualité débridée, de réparties vachardes, de confidences pathétiques et de révélations.

Les créatures « insatiables » qui prennent la parole sont entraînées dans un carrousel de drogues, d'argent et de morts violentes, qu'il s'agisse de suicides ou d'assassinats. « On ne compte plus, on pèse », disent les mafieux qui versent les recettes de *Gorge profonde* dans des sacs plastiques de plusieurs litres. L'excès est le maître-mot de cet univers : les montagnes de cocaïne sont aussi monumentales que celles de Tony Montana, et Marilyn Chambers, la star de *Derrière la porte verte*, se voit offrir vingt-et-ur



Odyssey de Gerard Damiano (1977).

garçons pour ses 21 ans. Le symbole de cet univers « *bigger than life* » est bien entendu John Holmes. Alors jeune homme dégingandé, il passe un casting pour lequel il ne remporte pas un grand succès. Jusqu'à ce qu'il baisse son pantalon. « *Tu seras une star, mon garçon* », lui dit alors le producteur. Holmes vivra à cent à l'heure la vie d'une rock star, adulé et dépressif, camé jusqu'aux yeux, un temps fugitif après le massacre de Wonderland (une maison de Laurel Canyon théâtre d'un quadruple assassinat), avant de mourir du sida en 1988.

La valeur documentaire de l'ouvrage est indéniable : on apprend la genèse des classiques (*Gorge profonde*, *Dernière la porte verte*, *The Devil in Miss Jones*), on pénètre sur les plateaux de tournage, on saisit les bouleversements sociologiques que ces films ont entraînés. *The Other Hollywood* n'est cependant pas un livre d'analyse et ne pose aucune question formelle précise. On ne saura jamais par quel miracle les frères Mitchell, réalisateurs de « boucles » super 8 pour les sex-shops, ont accouché avec le premier long métrage *Dernière la porte verte* d'un chef-d'œuvre allant jusqu'à influencer *Eyes Wide Shut* (1998) de Kubrick. On ne saura pas non plus pourquoi Henri Pachard est considéré comme l'un des meilleurs réalisateurs du genre. Quant à Alex de Renzy et Radley Metzger, pourtant mythiques, ils ne sont pas mentionnés.

On en apprend en revanche beaucoup sur les liens du porno avec le crime organisé. Figures centrales, Butchie Peraino et sa « famille » réussirent un double coup de génie : produire successivement *Gorge profonde* et *Massacre à la tronçonneuse*, avant d'échouer à Hollywood où leurs manières étaient décidément un peu trop « voyantes ». Défilent des personnages qu'aucun cinéaste n'aimerait voir mettre le nez dans ses affaires : Robert DiBernardo, André D'Apice, Mickey Zaffarano ou encore Ettore Zappi qui volent la vedette à Sharon Mitchell ou Georgina Spelvin. Ces quinquagénaires inquiétants, photographiés de face et de profil, le disputent souvent en fascination avec les starlettes peroxydées.

Parution d'un monumental dictionnaire du porno français.

Amours de France

Jean-Claude Guiguet affirmait : « *Sans doute que la cinéphilie est parfois une impasse ; elle cherche à arrêter le temps de l'adolescence. On se suffit à soi-même : cinéphilie et masturbation, même combat. Personnellement, je n'ai rien contre. Car tous les grands films vont vers la vie, même s'ils passent par l'inéluctable.* » L'enjeu de la cinéphilie, c'est de défricher des territoires inconnus. Un des derniers territoires inconnus : les milliers de softs et pornos français tournés en pellicule avant l'effondrement des budgets, la clôture des salles, le règne de la vidéo et la sursectorisation clientéliste (voir la profusion des sigles dans les sex-shops et sur Internet : Miif pour « *mother I'd like to fuck* », BBC pour « *big black cock* », FM pour « *female dominating male* », FF pour « *female dominating female* », MM, etc.). La plupart ne sont plus montrés en salle, ni à la télé (la loi de 2005 interdisant toute diffusion d'un film dont les acteurs n'utilisent pas de préservatif), et beaucoup ne furent jamais édités en VHS ou en DVD, d'où leur absence sur Internet. Ils trustèrent pourtant notre box-office pendant les années 70 (70-74 pour le soft, 75-80 pour le hard).

Le dictionnaire dirigé par Christophe Bier est une tentative héroïque de défricher ce terri-

toire – héroïque car fidèle à l'idéal fondateur de Langlois, l'idéal d'exhaustivité. D'où 1813 notices avec fiche technique, résumé, critique, avis de la Commission de censure, distribution (salle, vidéo et DVD), note historique ou théorique. Rien que les fiches techniques supposent un travail inouï, puisqu'il faut retrouver les vrais noms des interprètes et techniciens, les divers titres sous lesquels un film fut exploité, sans même parler de pratiques byzantines comme la « cannibalisation » (lorsque des distributeurs maquillent des pornos étrangers, surtaxés depuis la loi X, en y ajoutant des scènes françaises), les « copies-censures » (copies remontées par le producteur dans l'espoir d'éviter le « X » du CNC), etc.

L'enjeu du défrichage, c'est l'évaluation. Y a-t-il en France des réalisateurs de l'envergure d'un Sarno (aux États-Unis) ou d'un Wakamatsu (au Japon) ? Avant ce livre, j'aurais répondu négativement, guidé par l'intuition consolatrice suivante : l'absence d'une rigueur narrative à la Sarno ou d'un lyrisme dialectique à la Wakamatsu est partiellement compensée par notre atout national, un certain jeu d'acteur bavard, goguenard et brut, dans la lignée Renoir-Rohmer-Rozier (disons Carette-Rosette-Afonso vs Jack Gatteau-

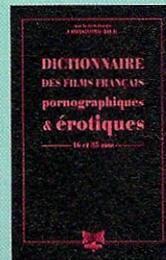
Mika-Richard Allan). En résumé : la force de notre porno, c'est le jeu d'acteur, pas la mise en scène, donc la force de notre porno, ce sont les scènes non-porno.

Maintenant, je ne suis plus sûr. Un seul exemple, Claude Pierson. Une partie de son œuvre, en gros les comédies paillardes signées sous le nom de Paul Martin, relève bien de la lignée en jeu (les trois acteurs cités étant d'ailleurs réunis dans *Confidences d'un trou mignon au docteur Sex*), mais un film comme son adaptation de *Don Juan (Viens, j'ai pas de culotte)* semble viser et toucher plus haut, plus loin. Je renvoie à la critique d'Emmanuel Levaufre : « *Ici la pornographie se retourne ponctuellement contre elle-même, et se fait l'alliée du sentiment* ».

En bref, un livre indispensable.

Serge Bozon

PS : pour ceux qui ne s'intéressent pas aux bas-fonds hexagonaux, je signale d'excellentes notices sur des films « traditionnels » liés au sexe (comme *Une sale histoire*, *Romance*, *Anatomie d'un rapport*, *Choses secrètes*, *La Chatte à deux têtes*).



Christophe Bier (dir.), *Dictionnaire des films français pornographiques et érotiques 16 et 35 mm*. Serious Publishing. En vente sur serious-publishing.fr.

Étreintes brisées

Ce *mondo porno* survolté se lit comme du Ellroy et se visualise comme du Scorsese. Il y a évidemment une fascination voyeuriste pour un univers où toutes les pulsions sont à vif, pour des figures à la fois magnifiées et détruites par l'industrie.

Linda Lovelace, la star de *Gorge profonde*, entre en scène en 1968, non par une scène d'amour mais par un crash automobile qui, à 22 ans, la réduit presque en miettes.

La cicatrice que l'accident lui légua est comme le stigmate de la violence que l'industrie va imprimer à ces corps aussi bien féminins que masculins. Lovelace n'a frôlé la mort que pour s'immerger dans un monde de sexe dont elle ne retira jamais un grand plaisir. Empreinte de culpabilité, elle est l'une des grandes figures pathétiques de l'ouvrage. Un autre accident de voiture, mortel celui-ci, ferme le livre : celui en 1995 de la starlette Kristy Lynn, la compagne de John

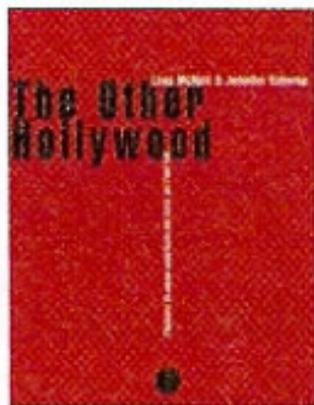
Stagliano, l'inventeur du porno *gonzo* (plus de narration mais une enfilade frénétique de scènes de sexe, souvent en caméra subjective). Toute l'histoire de la pornographie américaine semble contenue entre ces deux accidents et ces deux époques. Comment ses corps soudain libérés du puritanisme ont tout brûlé et, pour la plupart, se sont fracassés au fil des décennies.

La grande force de *The Other Hollywood* est de déterminer quelles actrices cristallisent le

mieux les désirs d'une époque. Les égéries de la révolution sexuelle, Linda Lovelace et Marilyn Chambers, sont remplacées en 1977 par la très disco Seka, aux cheveux presque argentés. Les années 80 voient l'apparition de corps de plus en plus lisses, dessinés par l'aérobic comme celui de Ginger Lynn Allen, ou juvéniles comme celui de Traci Lords. Déjà l'argentique laisse place à la vidéo et les réalisateurs abandonnent la narration classique pour le montage et les effets MTV. Ce porno pour yuppies, dont l'univers est aussi anxiogène que celui de Bret Easton Ellis, n'a plus rien à voir avec l'artisanat des premiers pornocrates et des mafieux de quartier : c'est une industrie puissante enrichie par l'explosion du marché vidéo, ayant survécu aux enquêtes fédérales, aux scandales (Traci Lords n'avait que 16 ans lorsqu'elle tourna ses premiers films) et à l'épidémie du sida. Plus starifiées que jamais, les actrices brouillent les frontières entre les genres : les frasques de Savannah avec des musiciens de hard-rock annoncent le *people porn* des décennies à venir (Pamela Anderson, Paris Hilton). Si les *sex tapes* continuent à être de la pornographie, celle-ci n'a désormais plus grand-chose à voir avec le cinéma.

C'est là que McNeil et Osborne arrêtent leur livre, avant la grande mondialisation de la pornographie dans les réseaux Internet. Les séquences de *you porn*, clips de quelques minutes, ne peuvent que constituer un retour en arrière, aux « boucles » des premiers peep-shows, avant que ces corps ne parviennent à s'extraire de leurs répétitions infernales pour s'incarner en personnages. La dizaine de films édités par Wild Side, preuves de l'ambition esthétique dont a pu faire preuve le porno américain, n'en sont que plus précieux et l'arrêt de la collection plus amère.

Stéphane du Mesnildot



Legs McNeil et Jennifer Osborne, *The Other Hollywood*, l'histoire du porno américain par ceux qui l'ont fait. Allia.